

Jöelle Hubert-Leromain

L'œdipe de la fille *

Ce texte est le résultat d'une année de travail de nos « Rencontres autour de la clinique psychanalytique de l'enfant et de l'adolescent », dont le thème était alors : « Sexualité infantile, sexualité de l'enfant ».

Dans ces rencontres, chacun a amené sa contribution à partir d'un cas clinique de sa pratique, qu'elle soit proprement analytique ou éclairée par la psychanalyse et son expérience. J'ai donc retravaillé, dans ce cadre-là, les textes freudiens de *La Vie sexuelle*¹ et en particulier ceux qui avaient trait à la sexualité de l'enfant. Bien évidemment, je suis arrivée aux textes sur la sexualité féminine, ceux de Freud bien sûr, mais également ceux de ses disciples avec lesquels il a engagé un débat entre 1925 et 1932. De toutes ces lectures, mais aussi de celle du texte lacanien des *Écrits*, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine² », et de celle des textes de Colette Soler rassemblés dans son ouvrage *Ce que Lacan disait des femmes*³, j'ai attrapé quelque chose que je voulais faire partager.

Le recours à l'œdipe est construit par Freud comme réponse et solution possible à l'énigme du sexuel. Mais Freud, alors qu'il part confiant dans l'œdipe semblable pour les deux sexes, revient sur ses affirmations de départ en ce qui concerne l'évolution des filles, à partir en particulier de son texte de 1923 ou 1924⁴, « La disparition du complexe d'Œdipe⁵ ». Le complexe de castration est central mais

* Aix-en-Provence, 16 juin 2007.

1. S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999.

2. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

3. C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003.

4. Les avis divergent.

5. S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe », dans *La Vie sexuelle, op. cit.*, p. 117.

n'est pas résolu de la même manière par les garçons et par les filles. Les garçons sortent de l'œdipe par l'angoisse de castration qui les fait renoncer à la mère par peur des représailles du père et entrent alors dans la période de latence avec un ticket dans la poche pour devenir un homme dans le futur... Je dis les choses très rapidement, un peu succinctement, mais elles vous sont déjà connues.

Pour les filles, les choses sont plus compliquées. Freud ne comprend pas, d'une part, comment finalement elles passent de la mère au père et, d'autre part, comment elles sortent de leur œdipe. Il reste sur un inachevé...

Par la construction œdipienne, Freud répond à la question de savoir comment un homme peut aimer une femme mais pas vraiment à la question reprise par Marie-Christine Hamon dans le titre de son livre : *Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes ? Et non pas plutôt leur mère...* ⁶. En effet, quand Freud comprend que le premier attachement dont la fille doit se défaire est, comme pour le garçon, celui à sa mère, il ne peut plus concevoir l'amour de la fille pour le père sur le modèle de celui que le garçon éprouve pour la mère. L'œdipe a changé de sens.

Pour les deux sexes, c'est une relation d'amour adressé à la mère dont il s'agit. La fille passe nécessairement par une identification virile – dans sa conférence sur « La féminité », Freud écrit : « Nous devons admettre que la petite fille est alors un petit homme ⁷ » – et vit ses premières relations pulsionnelles en relation aux soins que sa mère lui apporte. Les pulsions dites partielles n'interrogent pas la différence sexuelle, mais, à la phase dite phallique qui correspond à la découverte de la différence sexuelle, un problème nouveau se fait jour dans le rapport au manque de la mère.

Freud souligne ainsi dans ce texte ⁸ que le désir principal de la phase dite phallique est celui de faire un enfant à la mère ou d'en avoir un d'elle : l'enfant comme possible compensation au manque

6. M.-C. Hamon, *Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes ? Et non pas plutôt leur mère...*, Paris, Seuil, 1992.

7. S. Freud, « La féminité » (1932), dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936, p. 155.

8. Cf. également « Sur la sexualité féminine », dans *La Vie sexuelle*, op. cit., texte très proche, en thème et dans le temps.

de la mère. Faire un enfant à la mère ou en avoir un d'elle implique aussi que l'enfant est conçu, lui-même, comme compensation pour la mère. Cela a pour conséquence, d'après Freud, une sortie du complexe de castration par l'entrée dans le complexe d'Œdipe pour la petite fille, qui en passe par le père pour obtenir en compensation un enfant de lui. Freud nous donne alors trois destins possibles pour la transformation d'une fille en femme. Je les rappelle brièvement ⁹ :

– le détournement de la sexualité, le renoncement à la sexualité (par une entrée en religion par exemple) ;

– le complexe de masculinité, qui est alors particulièrement flagrant dans un choix « d'objet homosexuel manifeste », cela n'étant pas obligatoire ;

– troisième possibilité, ce que Freud appelle l'attitude féminine normale, c'est-à-dire devenir mère.

Freud parle d'entrée dans l'œdipe mais n'évoque pas vraiment de sortie de l'œdipe.

Ces élaborations le conduisent à concevoir l'analyse comme infinie, le roc de la castration étant indépassable : se manifestant chez l'homme par une angoisse de castration qui ne disparaît pas et chez la femme par une revendication phallique, un *Penisneid* toujours à l'œuvre. Dans un de ses derniers textes, que l'on trouve dans *Abrégé de psychanalyse*, Freud écrit : « Quand nous demandons à n'importe quel analyste de nous dire quelle structure psychique se montre chez ses patients le plus rebelle à son influence, il ne manque pas de répondre que c'est chez la femme le désir du pénis, et, chez l'homme, une attitude féminine à l'égard de son propre sexe, attitude dont la condition nécessaire est la perte du pénis ¹⁰. »

Lacan nous permet d'espérer une autre fin possible. Il nous amène à concevoir ce roc, non pas comme une butée indépassable, non pas comme un impossible structural, mais comme une impasse de l'analyse. L'analyse peut éventuellement résoudre une impasse. Éventuellement donc, non pas dans tous les cas comme Colette Soler le rappelle dans son séminaire *Les Déclinaisons de l'angoisse* ¹¹.

9. Cf. « Sur la sexualité féminine », art. cit.

10. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse* (1938), Paris, PUF, 1995, p. 66.

11. C. Soler, *Les déclinaisons de l'angoisse*, collège clinique de Paris, cours 2000-2001.

« Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine ¹² » m'a semblé pouvoir éclairer la position lacanienne face à cette question. Le congrès évoqué dans le titre eut lieu du 5 au 9 septembre 1960 à Amsterdam. Cela dit, Lacan, lui, a écrit ce texte deux ans auparavant pour servir, peut-on penser, de base de travail à ce congrès. Effectivement, découpé en dix parties, ce texte pose les fondements de travail relatifs à la sexualité féminine, sans amener de réponse définitive. Les titres de chaque partie donnent clairement l'articulation des idées développées dans le texte ¹³.

Lacan pose d'emblée que le complexe de castration a été expliqué par la répression paternelle mais aussi par les frustrations venant de la mère telles que les carences affectives, les défauts réels de maternage et les « fantasmes dont le corps maternel est le champ imaginaire ¹⁴ ». Il souligne que toutes ces explications négligent un point important, « à savoir la partie féminine, si ce terme a un sens, de ce qui se joue dans la relation génitale, où l'acte du coït tient une place au moins locale ¹⁵ ». Cela demande, dit-il, avant tout de « récoler ¹⁶ » les faits qu'il décline en trois points :

1. *Bien écouter* ce qu'ont à en dire les femmes dans les cures ;
2. Ne pas oublier *la subordination* de ces phénomènes aux désirs inconscients et à leurs effets sur les conditions de l'acte et ses conséquences, dont celle de l'enfantement ;
3. Revoir aussi les implications d'une bisexualité psychique portée d'abord au compte de la différence sexuelle mais qui de plus en plus passe au compte des « identifications personnologiques ¹⁷ ».

De ce sommaire Lacan relève l'« éclat des absences ¹⁸ » dans le débat qui avait eu lieu entre Freud et ses élèves entre 1927 et 1935,

12. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », art. cit., p. 725-736.

13. On notera que J. Lacan l'a écrit dans le même temps où il tenait son séminaire *Les Formations de l'inconscient*, dans lequel il reprend l'élaboration freudienne du complexe d'Œdipe, particulièrement dans les leçons correspondant à « La logique de la castration » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 141-248).

14. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », art. cit., p. 725.

15. *Ibid.*

16. « Récoler » voulant dire repasser dans son esprit, passer en revue, cultiver de nouveau.

17. *Ibid.*, p. 726.

18. *Ibid.*

débat qui portait sur la phase phallique chez la fille (Lacan, lui, précise « chez la femme »). Il affirme qu'à ce débat a manqué la nécessaire distinction entre imaginaire, réel et symbolique. Il nous rappelle ensuite que l'organe vaginal reste obscur, que « la nature de l'orgasme vaginal garde sa ténèbre inviolée ¹⁹ », que les psychanalystes femmes ne semblent pas avoir pu lever ce sceau, et enfin que le congrès lui-même ne fera pas peser sur nous une bisexualité corporelle réelle comme dans le mythe de Tirésias. Il relève que cet état de choses tient à la nature même de la question : impasse scientifique dans l'abord du réel... C'est bien ainsi qu'a débuté, qu'est née la psychanalyse.

Le complexe est imaginaire et éclaire les questions du développement. « La représentation (*Vorstellung* au sens où Freud emploie ce terme quand il marque que c'est là ce qui est refoulé), la représentation de la sexualité féminine conditionne, refoulée ou non, sa mise en œuvre, et ses émergences déplacées [...] fixent le sort des tendances [...] ²⁰. »

Lacan nous rappelle également qu'« images et symboles *chez* la femme ne sauraient être isolés des images et des symboles *de* la femme ²¹ ». Puis suit une critique argumentée des positions de Jones et de Mélanie Klein. Il affirme enfin : « De toute façon, se retrouve la question de structure qu'a introduite l'approche de Freud, à savoir que le rapport de privation ou de manque à être que symbolise le phallus, s'établit en dérivation sur le manque à avoir qu'engendre toute frustration particulière ou globale de la demande [...] ²². »

Dans la septième partie du texte, « Méconnaissances et préjugés », Lacan pose d'emblée la question : « Est-ce que le phallique prend en compte tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme ²³ ? » Il pose que tout ce qui est analysable est sexuel, certes, mais que tout ce qui est sexuel n'est pas forcément analysable. Il nous rappelle que nous sommes tous, analystes compris, offerts aux préjugés sur le sexe, passé ce que nous découvrons l'inconscient. Il

19. *Ibid.*, p. 727.

20. *Ibid.*, p. 728.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*, p. 729-730.

23. *Ibid.*, p. 730.

souligne aussi que Freud répète souvent de ne pas réduire le supplément du féminin au masculin et au complément du passif à l'actif.

Dans les deux chapitres suivants, Lacan pose les bases de l'étude des problèmes de la sexualité chez la femme, la frigidité puis l'homosexualité féminine.

Deux choses me semblent particulièrement importantes : d'une part, l'affirmation que la question fondamentale pour les deux sexes est celle du désir de l'Autre, donc la question du phallus désiré par la mère ; d'autre part, à propos de la jeune homosexuelle dont il reprend l'exemple, Lacan avance que ce qu'elle n'accepte pas, c'est que son père n'assume son sexe qu'au prix de sa castration, et que l'intérêt suprême pour l'homosexuelle porte sur la féminité et son incarnation.

La sexualité féminine n'est pas simple réponse passive au désir mais « apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté [...] pour se *réaliser* à l'envi²⁴ du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus²⁵ ». Lacan se demande si, quand Freud parle d'une seule libido, il vise le « privilège de signifiant » du phallus... Il y a bien des molécules différentes qui différencient les sexes chimiquement parlant, mais le langage marquant le manque dans le sujet fait s'exercer en rivaux les « tenants du désir et les appelants du sexe²⁶ ».

Le tout dernier chapitre²⁷ indique des questions à travailler autour de la sexualité féminine et la société. Pourquoi, se demande-t-il, le mythe analytique fait-il défaut concernant l'interdit de l'inceste entre le père et la fille ?

Puis Lacan évoque le mouvement des « précieuses » pour soutenir que l'homosexualité féminine n'a pas tout à fait les mêmes effets de « dégradation communautaire » que l'homosexualité masculine, qu'elle ouvre vers un renouveau et non pas sur un repli sur soi. Il me semble que Lacan pointe là que les préoccupations des précieuses ouvrent la question de la sexualité féminine alors que

24. L'*envi* est une ancienne locution dans laquelle la notion de rivalité, mais aussi de jeu est présente.

25. *Ibid.*, p. 735.

26. *Ibid.*, p. 736.

27. *Ibid.*

l'homosexualité masculine l'évite. Et cela n'est pas sans effet sur les mouvements de la société, l'homosexualité masculine ayant des effets d'entropie sociale que ne génère pas le mouvement des précieuses, qui tiennent salon et parlent de l'amour.

Le dernier point soulevé par Lacan concerne la place sociale des femmes et le statut du mariage. Nous pourrions nous demander si les femmes tiennent au mariage et pourquoi. Colette Soler exprime d'une façon claire l'aspiration au mariage comme conséquence de la position féminine, du pas-toute prise dans la dit-mension phallique. Elle écrit dans son article « Incidences sociales de la sexualité féminine ²⁸ », dans son livre *Ce que Lacan disait des femmes*, que pour une femme « celui-ci [le pas-toute] génère l'appel à l'amour d'un nom, la quête d'un dire qui, nommant son être de symptôme, du symptôme qu'elle est pour l'Autre, la relève de sa solitude de jouissance et noue le non-identifiable, l'Autre qu'elle est pour elle-même, à l'Un d'élection ²⁹ ».

Je vous encourage à lire cet ouvrage de Colette Soler puisqu'elle y reprend aussi les thèses lacaniennes plus tardives, en particulier celles d'*Encore* et de « L'étourdit », en pointant que dans ces années 1970 Lacan accorde aux femmes un crédit supplémentaire : celui « [d']avoir un rapport au réel bien supérieur à celui de l'homme. Le réel étant à entendre ici au double sens de l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel, et de l'ex-sistence d'une jouissance non chiffrée par l'Autre du langage ³⁰ ». Elle poursuit : « C'est en vertu de ce réel que les appelants du sexe, aspirant à la jouissance, se convertissent en fait en aspirantes à l'amour [...]. Et nous pouvons dire, à l'intention de Freud (qui parlait, vous le savez, de moindre capacité de sublimation chez les femmes) que cette métaphore est une sublimation et peut-être la meilleure. Sa portée sociale est en effet évidente, car elle arrime la jouissance trop réelle aux rets d'un lien d'élection ³¹. » Ce qui a des effets plutôt agrégatifs que ségrégatifs.

28. Qui reprend, comme son titre le suggère, le texte lacanien de 1958, dans C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, op. cit.

29. *Ibid.*, p. 186.

30. *Ibid.*, p. 189.

31. *Ibid.*, p. 190.

La femme freudienne et la femme lacanienne n'ont pas les mêmes aspirations ; Lacan nous permet de sortir un tant soit peu de la revendication phallique qui nous condamne à la « maladie de la comparaison ».

Non seulement Freud destine la femme à être la mère de son enfant, mais il va plus loin, il la veut aussi mère de son mari : « Le bonheur conjugal reste mal assuré tant que la femme n'a pas réussi à faire de son époux son enfant, tant qu'elle ne se comporte pas maternellement envers lui ³². » L'enfant mais aussi le mari-enfant auraient pour fonction de compenser le manque phallique et calmeraient alors le *Penisneid*. Freud semble ne prendre en compte que le registre de l'avoir et propose une solution au non-rapport sexuel par une relation femme-mère mariée à un homme-enfant qui évite la question des rapports d'une femme avec un homme.

Sur ce point, tout le développement de Lacan sur le manque d'objet dans le *Séminaire IV* ³³ nous aide considérablement. En effet, Freud parle, dans l'œdipe de la fille, d'objet d'amour et d'objet d'identification, mais pas de position d'objet. Il parle bien de l'avoir mais pas de l'être. Or, un des problèmes que la fille a à résoudre pour devenir femme est de se dégager de la position passive d'être l'objet non pas par l'avoir mais, d'une part, par la mascarade phallique et, d'autre part, par une position d'objet consentie.

De plus, les formules de la sexuation que Lacan décline dans « L'étourdit » ouvrent une réflexion qui nous dégage de la seule anatomie. Freud disait : « L'anatomie, c'est le destin ³⁴ », Lacan affirme que l'anatomie seule ne fait pas un homme ou une femme. L'anatomie décide de la façon dont on appelle un enfant : un garçon s'il est porteur de l'organe, une fille si elle ne l'a pas. Il est dit garçon ou fille. Mais l'anatomie ne décide pas de ce qu'en fait le sujet. La réaction de l'enfant à la différence des sexes, ses choix face à la castration de la mère auront des conséquences différentes selon la manière dont il ou elle les « significantisera », c'est-à-dire selon la façon qu'il aura de se poser comme parlêtre. L'anatomie ne fait pas un homme ou une femme. Là encore, le sujet est dit homme ou femme. Par les

32. S. Freud, « La féminité », art. cit., p. 175-176.

33. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994.

34. S. Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe », art. cit., p. 121.

formules de la sexuation, Lacan pose que l'être sexué dépend non pas de l'anatomie mais d'un choix de jouissance devant la fonction phallique, fonction phallique qui découle logiquement de la prise de l'être humain dans le langage.

Avant de terminer, je voudrais souligner quelques passages du *Séminaire V, Les Formations de l'inconscient*, qui me semblent importants pour notre travail autour de la question de la vie sexuelle des enfants dans notre pratique clinique avec eux. Lacan dit : « La fonction constituante du phallus dans la dialectique de l'introduction du sujet à son existence pure et simple et à sa position sexuelle, est impossible à déduire si nous n'en faisons pas le signifiant fondamental par quoi le désir du sujet a à se faire reconnaître comme tel, qu'il s'agisse de l'homme ou qu'il s'agisse de la femme ³⁵. » Et un peu plus loin : « C'est dans la déception que Freud voit le ressort de l'entrée de la petite fille dans sa position féminine. La sortie de sa phase phallique est engendrée par cette déception [...]. Le complexe d'Edipe lui donne l'accès à ce pénis qui lui manque [...] ³⁶. »

Lacan considère le phallus non plus comme image et comme fantasme mais comme signifiant, faisant du phallus un signifiant, et en particulier un signifiant du désir, du désir de l'Autre. Il permet de concevoir l'entrée dans la dialectique du désir non pas en termes d'avoir (l'avoir ou ne pas l'avoir) mais en termes d'être ou ne pas être. Il poursuit ainsi le point où Freud s'est arrêté, l'attachement à la mère « précœdipienne »... Et bien sûr, la fin de l'analyse en est aussi éclairée d'une autre façon, pas seulement comme butée sur le roc de la castration avec la persistance du *Penisneid* chez la femme et d'une attitude de soumission angoissée chez l'homme face à un représentant paternel.

Freud, nous dit Lacan, ne voit pas que la solution au problème de la castration, aussi bien chez l'homme que chez la femme, ne tourne pas autour du dilemme d'avoir ou de ne pas avoir le phallus, car il s'agit pour le sujet de reconnaître qu'il n'est pas le phallus. C'est à partir de la réalisation dans l'analyse que le sujet n'est pas le phallus qu'il peut normaliser sa position naturelle, et que, ou bien il l'a, ou bien il ne l'a pas. Voilà le terme dernier, le rapport signifiant

35. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 273.

36. *Ibid.*, p. 276.

ultime autour de quoi peut se résoudre l'impasse imaginaire engendrée par la fonction que l'image du phallus vient à prendre au niveau du plan signifiant ³⁷.

Rappelons-nous le cas de Camille déplié en avril par Élisabeth Léturgie. La difficulté de cette petite fille de 5 ans était bien de lâcher la jouissance attachée à être le phallus pour passer à la dialectique de l'avoir puisque c'est ainsi qu'on se construit. Ce n'est qu'ensuite peut-être dans une analyse future qu'elle pourra repasser à la question de l'être, au moment où se posera pour elle la question de ce qu'être une femme : comment est-on femme ?

37. *Ibid.*, p. 453.